

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, sous pont de Bienville.

Received at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 21 février 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae. Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN. FEVRIER A L'OPERA. 21 Atlantéens. 23 Chevaliers de Momus. 27 Equipe de Protée. 28 Est. 28 Equipe de Comus.

Notre chantier de marine.

A malin, malin et demi. Une petite ruse du ministre de la marine des Etats-Unis, M. Meyer, vient d'être déjouée par le général Albert Estopinal...

On se rappelle la visite que le ministre en question nous faisait il y a quelques mois, et l'opinion qu'il exprima dans un rapport qu'il fit au sujet de l'infirmité d'après lui de notre chantier. Le moment n'était pas venu pour lui d'agir, les Chambres législatives n'étant pas en session, c'était en plein été.

Avant-hier, le rapport présenté à la chambre basse par le ministre, était en discussion, et si ce n'avait été pour le général Estopinal, le rapport eût probablement été accepté par la commission et le retrait au chantier eût été décidé.

Une dépêche de Washington nous apprend que notre représentant a fait preuve d'un zèle infatigable en démontrant dans la salle où se discutait le rapport du ministre, de 11 heures du matin à 8 heures du soir, attendant que soit soulevée la question du Chantier, pour mettre son mot dans la discussion.

Le général Estopinal a fait un coup de maître en soulevant un

"point d'ordre" qui réduisait à néant la manœuvre du ministre Meyer, et la Commission le soutint, et la Commission l'a soutenu.

Et c'est le ministre Meyer qui voulait nous le faire retirer.

CARROSSÉS D'AUTREFOIS.

Chronique parisienne:

A l'Académie, l'autre jour, Mgr Duchesne observait que le cardinal Bellarmin se trouvait jadis à la tête d'une écurie de vingt-huit chevaux. Peste!... Ceci se passait au dix-septième siècle, assurément. Pour un grand seigneur à la chasse, c'est été la mière; pour un maréchal aux armées, de la modestie; l'équipage réduit pour une princesse en voyage; et même pour un prélat cavaladeur, tel que M. de Ketz, ce train de campagne eût tout juste suffi, soit. Mais qu'une Eminence adonnée aux soins paisibles des âmes et aux jeux patiens de la diplomatie, plutôt qu'encline à courir les routes, eût néanmoins possédé tant de bêtes au râtelier, voilà de quel nous étonner. L'écurier du pieux cardinal dut être, pensons-nous, un gentilhomme d'importance, courtisé par les ambitieux... Et cependant, Mgr Duchesne nous apprend que ce vénérable prince de l'Eglise fut la simplicité même. "Il n'eût pas été étonné pour un cardinal, observa dans son discours à pointer le nouvel académicien, d'avoir un moindre effectif de cavalerie."

Puis Mgr Duchesne nous décrit les derniers carrosses cardinaux, tels qu'ils put les voir avant 1870, alors qu'il était un bien jeune abbé. Rouges et ornés de moulures, portant sur le siège un couple de coquins galonnés, les pompes voitures brinquaient dans la Ville Eternelle, du Corso sombre et or au Colisée roux, du vert Forum au noir Latran. Hélas! pourqu'il fallait-il qu'en suite, voici peu, le même abbé, devenu prélat et l'honneur des lettres françaises, eût rencontré dans Rome la dernière de ces nobles berlines, triplement chargée de choux, de tomates, de citrons et de paysans! Aujourd'hui les cardinaux n'ont de coupés hors de mode, et de chevaux sans prétention, genre funéraires de pauvres; il n'y a pas moins jandy.

Combien cela est triste! Mais où sont les voitures d'antan? Où êtes-vous, ô troika, et vous, cabriolet qui enlevés si souvent Mimi Pinson? Où êtes-vous dormeuse de rue, qui berce tout le long du faubourg Mme de Manfringuense et cette Noégen tremblante de passion? Et vous, ô tiliary du prince Rodolphe et du comte d'Orsay, et vous, chaise de poste, chaise de Manon Lescaut, chaise de lord Byron gagnant l'Italie, chaise de l'Empereur courait vers Ansterlitz, ou de Corinne fuyant la rue du Bac? Et vous, langoureuse et molle calèche, qui vous arrêtez devant l'Ortoni, cependant que le jeune Barbey d'Aurevilly, mince, fol et cambré, croyait voir en vous la coque d'une magioienne et le propre char de la reine de Saba?... Mais où sont les bêtises d'antan?

Et vous, ô phéon de Cora Pearl, qu'êtes-vous devenu? Où sont vos robes immenses, vos fraîches couleurs, et votre tigre "gros comme le poing"? Vous encore, calèche de Géroldstein, suspendue comme une nacelle fragile entre vos huit ressorts harmonieux et doux? Vous aussi, langoureuse daumont qui

montiez vers l'allée de l'Impératrice et faisiez votre tour de l'ac conduit par un amour de jockey en velours vert, à passepoil rose? Et vous, surtout, grand coupé de cérémonie, dont on déployait le marchepied pour les visites officielles, les galas, le retour de Orléans, et l'ouverture du Parlement; que vous aviez bel air, avec vos sièges à housse, vos valets à perroque, et pour ne citer que celle-là, l'extraordinaire livrée jaune de l'ambassade autrichienne! Calottes courtes, houpelandes à collets, cocardes, où êtes-vous, Vierge souveraine?... Vous avez rejoint toutes les grâces d'antan: vous êtes au rebut.

Ce n'est pas que nos voitures automobiles se trouvent dénuées de quelque élégance mathématique. C'est construit aussi sobrement qu'un théorème, une auto. Mais au milieu de ces mécaniques, combien cela repose, de voir passer cahin-caha un bon vieux équipage de cortège royal, très abeuré, très cirque, entièrement inutile, exactement ridicule et splendide pourtant, comme par exemple ceux de la cour portugaise, qui vont être mis en vente incessamment... Encore de belles blaiseries qu'on met à l'ombre dans les musées... Il fut un temps, cependant, où tout ce qui rêve sous vitrine dans ces néoropolis souriait, papillottait, étincelait et roula dans la rue!

Les carrossiers, alors, faisaient figure de demi-dieux, veillant à tout, depuis les harnais jusqu'aux livrées, depuis les perreaux n'ont pas été étonnés pour un cardinal, observa dans son discours à pointer le nouvel académicien, d'avoir un moindre effectif de cavalerie."

Jadis un carrossier connaissait les serpilliers infinis d'un orfèvre, d'un maître de cérémonies et d'un peintre de décors à la fois. Un attelage sortant de ses mains était harmonieux comme une œuvre d'art; et depuis le premier cheval de tête jusqu'au dernier groom, attelage et voiture, armoiries et panneaux, houpelandes et galons, tout se trouvait à l'unisson: c'était exquis, cela chantait. Nous condamnons l'un de ces vieux maîtres, un peu avant la guerre, lors du mariage du Duc de Loynes, il avait pensé se suicider, parce que le cocher habituel du jeune duc s'était senti subitement malade, un autre, plus mince et plus petit, dut prendre les guides au dernier instant. Grande diable! la livrée, dès lors trop large, n'allait-elle point faire un pli dans le dos? Et de quoi, je vous prie, arait donc l'air ce freluquet sur un grand siège à housse?... Angoisse!

Hélas! ces inquiétudes ne sont plus. C'est à Sorbonne-Sciences et non plus à l'Académie des beaux arts que ressortit désormais la carrosserie.

Une matinée spéciale sera donnée aujourd'hui à l'occasion du jour de Washington.

ORPHEUM.

Le nouveau programme inauguré lundi après-midi à l'Orpheum obtient, comme tous ceux que ce théâtre a offerts au public depuis le commencement de la saison, un succès complet.

Un nombreux public a assisté hier aux deux représentations et tous les numéros ont été longuement applaudis.

Théâtre de l'Opéra.

Thais sera donnée ce soir à l'Opéra avec une excellente distribution.

L'œuvre de Massenet n'était pas connue à la Nouvelle-Orléans avant cette année; elle y a eu du succès. Pendant la représentation de ce soir, plusieurs ballets seront dansés.

Vendredi soir, grande représentation de gala en l'honneur de l'amiral de Lajarte et des officiers des trois croiseurs français; La Bohème sera chantée en la circonstance. Le prix des places reste le même que précédemment.

Samedi soir, 25 février, Aida au bénéfice de la Direction. L'ouvrage de Verdi sera représenté pour la première fois cette année avec beaucoup d'éclat.

Dimanche en matinée, Le Chevalier; le soir, Mignon.

TABLEAUX ET BAL DES ATLANTÉENS.

A l'Opéra hier soir, s'est donné le bal annuel des "Atlantéens" précédé de quatre tableaux vivants très réussis, traitant un sujet fantaisiste: "The Spirits of the Elements".

La Reine du bal a été Mlle Katherine Legendre; les demoiselles d'honneur, Mlles Margerie, Bobb, Elizabeth Ficklen, Alice Sessums et Annot Vaught.

Le président du comité du bal était M. Frank H. Mortimer; celui du comité de réception, M. J. P. Blair.

Le Portrait de Lincoln.

A l'occasion de la célébration de l'anniversaire de la naissance de George Washington, l'anniversaire de la naissance de Lincoln sera aussi célébré à l'Ecole Isidore Newman.

M. W. O. Hart, un grand admirateur de Lincoln a envoyé au surintendant de l'école, M. Henson, un portrait du président qui figurera à la cérémonie de ce jour à l'école, et qui, après cela ornera une des salles de l'école.

Banque dévalisée par des voleurs.

Le chef de police de notre ville a été informé hier matin à trois heures que des voleurs avaient fait sauter le coffre-fort de la banque de Tangipahoa et s'étaient enfuis en emportant 2,300 dollars.

Tangipahoa est une petite localité sur la ligne de chemin de fer Illinois Central située à environ 70 milles au nord de la Nouvelle-Orléans. Les voleurs au nombre de trois, après avoir accompli leur coup, ont sauté sur un train de marchandises qui passait à ce moment-là à Tangipahoa en route pour la Nouvelle-Orléans.

Plusieurs détectives sous les ordres du chef Long, ont immédiatement commencé des recherches.

Un vol d'autre part une dépêche d'Amite donnant quelques détails complémentaires sur ce vol:

"Amite, Lne., 21 fév.—Un vol audacieux a été commis la nuit dernière à Tangipahoa. Trois voleurs qui ne doivent pas en être à leur coup d'essai, ont fait sauter le coffre-fort de la banque de cette localité, au moyen de dynamite et en

ont emporté une somme de 2,300 dollars.

La Banque de Tangipahoa est une succursale de la Amite Bank and Trust Company.

Les directeurs de cet établissement ont offert une récompense de 500 dollars à la personne qui mettra la justice sur la trace des coupables.

Soumissions demandées.

"GLOIRE". La Hayane, le 20 février 1911. Le Commissaire de la Division légère de la 2me Escadre à Monsieur le Consul de France à la Nouvelle-Orléans.

Monsieur le Consul, Les croiseurs cuirassés "GLOIRE", "AMIRAL AUBE" et "CONDOR" devant arriver à la Nouvelle-Orléans vers le 22 courant et y séjourner quelques jours, je vous serais reconnaissant de vouloir bien provoquer pour cette date, et sous pli fermé, les offres des commerçants de la localité qui pourraient être désireux de nous fournir les vivres frais et autres articles, dont nous pourrions avoir besoin pendant notre séjour, ainsi que les bœufs vivants avec fourrage qui nous seront nécessaires au départ.

A titre de renseignement et sans que cette indication puisse nous lier en quoi que ce soit, l'importance approximative journalière de nos besoins pendant cette relâche, serait la suivante:

Pain frais..... 1,300 kilog. Viande fraîche..... 500 " Bœufs vivants (au moment du départ), nombre correspondant à un poids viv approximatif de..... 6,000 " Charbon..... 3,000 tonnes Fourrage (foin)..... 600 kilog.

Toutes les conditions de recette se trouvent consignées aux projets de marché et joints que je vous demanderai de faire mettre, dans le bureau de votre chancellerie, à la disposition des soumissionnaires éventuels pour qu'ils puissent, en temps utile prendre connaissance des obligations auxquelles ils devront satisfaire.

Veuillez agréer, Monsieur le Consul, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

MALEY.

Commencement d'incendie.

Un feu a pris naissance dans l'école de Mlle E. Robert, hier matin, rue Quartier 232. Les flammes ont été promptement éteintes.

BIBLIOGRAPHIE.

La Mission militaire française au Pérou.

On lit dans "France-Amérique": La mission militaire française au Pérou revient après quatorze années de séjour et de travail et va être remplacée par une mission française nouvelle.

Ce retour doit retenir l'attention de l'opinion publique française, à une heure surtout où d'autres pays d'Amérique songent à confier à des officiers d'autre puissance l'instruction de leur armée.

Il y a quatorze ans, le lieutenant-colonel Clément était reçu au ministère des Affaires étrangères par M. Gabriel Hanotaux, qui lui donnait les instructions et les avis qui convenaient, au moment où il allait entreprendre une mission si importante et si délicate. Il est parti et avec l'aide de ses collaborateurs, il a accompli son œuvre. De cette œuvre, la France peut être fière. On la juge, en lisant une série d'articles, dans lesquels le lieutenant-colonel Clément exposera ce qui a été fait au Pérou par la mission, le milieu dans lequel elle s'est trouvée transportée, les résultats obtenus.

Rendons justice et honneur avec lui au chef d'escadron Dogny, aux capitaines Perrot, d'André, Naulin, Goubeau, Berthoin, Roumieux de Vauvieux, Chaumeton, Larregain, Salats, etc.

Mais n'oublions pas leur chef, qui, bon ouvrier modeste d'une œuvre dont il a posé les bases solides et organisé le cadre, peut à bon droit la personnifier à nos yeux. On connaîtrait mal les études que nous publions, nos services particulièrement distingués que le lieutenant-colonel Clément a rendus pendant son long séjour au Pérou, les mérites

et les qualités remarquables de cet officier supérieur, sur qui les Péruviens reportent avec raison une grande part de la reconnaissance qu'ils portent à notre mission militaire. Les témoignages élogieux qui ont été rendus à l'œuvre de la mission dans des documents officiels, tels que le message du Président de la République au Congrès et l'exposé du ministre des Affaires étrangères à la Chambre des députés n'ont, comme nous le verrons, pas manqué. C'est, dans la plus large mesure, au tact, au jugement, à l'activité comme au caractère du chef de la mission qu'est dû cet heureux résultat.

"France-Amérique", revue mensuelle du Comité France-Amérique, siège social, 21, rue Cassette, Paris VIIe—Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vte de Calix, vice-président; Vte de Breteuil, trésorier.

Le numéro de février "1911" contient un article sur l'œuvre brillante de "La Mission militaire française au Pérou", par le lieutenant-colonel Clément; "chef de la mission militaire"; une intéressante étude sur l'"Evolution industrielle de la Guyane française", de M. Léon Delvaux; "Ingénieur des Arts et Manufactures, chargé de mission du ministère des Colonies"; la fin de l'article si vivant de "M. Genin" sur "la vie sociale au Mexique"; et la fin de l'article de M. Raymond Ferrand, "Yankees et allemands dans le Centre-Amérique". Cette livraison contient encore des cartes et gravures, des "chroniques" sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les

plus compétents, et une revue des périodiques très remarquée.

Œuvres Complètes d'André Chénier.

Tome II. Poèmes, Hymnes, Théâtre publié d'après les manuscrits par P. Dimoff, agrégé de lettres.

M. Dimoff a déjà donné au public une édition des "Bucoliques" unanimement appréciée. Le présent volume possède les mêmes qualités d'érudition critique qui font de ce travail une publication hors pair. Il contient les Poèmes de l'"Invention", de l'"Hermès", de l'"Amérique", de "Suzanne", de l'"Art d'aimer", la "République des Lettres" et la "France libre". On sait que, sauf le premier, ces poèmes sont inachevés. Pour classer les fragments parvenus jusqu'à nous, M. Dimoff, renouant dans la plupart des cas aux hypothèses émises par les précédentes critiques, tels que Becq de Fouquières et Emile Faguet, s'est imposé une méthode extrêmement précise reposant sur l'examen minutieux du manuscrit, réduisant rigoureusement la part de l'interprétation arbitraire. Le même soin a présidé au recouvrement des fragments des "Hymnes" et du "Théâtre". D'une manière générale, les fragments sont rangés suivant leur ordre de plus complet achèvement et toutes les variantes de texte sont relevées. De cette partie des œuvres de Chénier la plus hérissée de difficultés, suivant l'expression même de Becq de Fouquières, M. Dimoff a fait un ouvrage qui restera comme un travail définitif de patiente érudition et d'intelligente perspicacité.

"Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris."



LA TORTAJADA, A L'ORPHEUM CETTE SEMAINE.

Feuilleton

-DE-

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 64 Commencé le 10 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

XXI

EN CAMPAGNE

(Suite)

nous... Il héla un instant, croisa ses bras sur sa poitrine, comme pour la comprimer et résister à un désir de violence et de brutalité.

Ses doigts se crispèrent dans un accès de colère. Ses regards erraient sur le lit bas, un chef-d'œuvre, à l'extrémité duquel la soie admirable du couvre-pied jetait ses pâles reflets sur la fenêtre encore entrouverte et donnant sur le balcon qui entourait de sa ceinture trois des faces du pavillon, et enfin sur cette femme d'une beauté saisissante, plus splendide encore dans la pâle lumière qui tombait sur elle, et qu'il eût violente s'il n'eût redouté que la foudre d'en haut.

Il crut entendre des pas dans le cabinet voisin et gronda, les dents serrées: —En effet, vous êtes bien gardée!

Elle ne répondit pas. Toujours calme, son arme à la main, elle attendait la fin de cette visite nocturne.

Il fit un geste de dépit et de résignation. —Alors, dit-il, je vois que je ne saurais vous ramener à moi et que je n'ai rien à espérer de vous. Mes compliments pour tant de prudence.

Il se rougeait les lèvres. Elle lui échappait. Sa tentative échouait misérablement.

Il se demandait s'il n'allait pas

octamer la latte, au risque d'un scandale, mais on veillait auprès d'elle.

Elle venait de le dire. Qui donc? Quels gardiens?

Il eut peur de l'inconnu, d'une bataille avec des valets, avec Prosper, le mari d'Elvire, dont les regards haineux l'avaient plus d'une fois frappé, et il se décida à battre en retraite.

Elle l'arracha à ses dernières réflexions. —Monsieur d'Andelle, dit-elle, votre présence ici n'a rien que de très naturel et vous pouvez y revenir aussi souvent qu'il vous plaira, mais pour le moment, je pense qu'il est temps de nous séparer.

—Peut-être, fit-il rageur. —Vous connaissez le chemin par où vous êtes venu?

—Oui, et j'en connais un autre encore. —Lequel?

—Celui de ce balcon. J'aime mieux le prendre que de subir l'affront de me voir chassé devant vos laquais et vos gardes.

Il rioana: —N'est-ce pas le chemin des amoureux?... Je pars en ennemi... Pâlesse! vous ne jamaie regretter! Si nous devons nous reconquies plus tard, les conditions seront plus dures. —Comment il vous plaira, mais je puis vous faire un serment,...

—C'est que, quoi qu'il arrive, quelques tortures que vous puissiez inventer pour me comettre, je ne serai jamais à vous.

—C'est bien. Il n'ajouta rien.

Elle le vit passer par la fenêtre, escalader le balcon avec une agilité de gymnaste on de clown, se servir comme d'une échelle des sautoisités de la pierre des angles, sauter dans l'allée, comme Oubroun chez le comte Almaviva, et se diriger vers le petit temple de l'Amont où son fidèle Lazare l'attendait patiemment en compagnie de la lingère, attristée comme Calypso du prochain départ de son Ulysse.

La lune éclairait les allées du parc.

Pâline reconduisit les deux hommes jusqu'à la porte enfouie sous les lierres par laquelle ils étaient entrés.

Personne ne se douta de leur présence ni de leur départ.

Dans le chemin qui devait les conduire au bourg où ils avaient laissé leur voiture, Lazare demanda à son maître: —Eh bien cette entrevue?... —...c'est parfaitement passée.

—Une réconciliation?... —Pas encore, mais elle est en bonne voie.

Une idée de vengeance diabolique germa dans son esprit mais il n'en voulait faire confidence à personne, pas même à ce Lazare. Dans le trajet de Marans à Li-

zy il ne prononça plus une parole.

Refroidi par l'air vif et glacé de cette claiée nuit d'automne, il repassait dans sa mémoire les incidents de la soirée.

Ce qui l'avait le plus frappé, c'était la sang froid, le calme de cette jeune femme qui lui avait connue si ochantante, si riense, si enfant, si fermé, la tranquillité avec laquelle elle lui affirmait sa volonté de résistance.

Combien elle était changée! Eh bien! si la comptaient quand même! Il la torturerait implicitolement, comme les bourgeois des anciens temps, jusqu'à sa reddition entière, complète.

De ces châteaux dont elle était la maîtresse il serait le maître.

De ces richesses qu'il voulait dissiper, il disposerait à son gré.

De cette femme qui était la sienne il obtiendrait tout, parce qu'elle ne pourrait rien lui refuser.

Son fel lui remontait aux lèvres.

Tout le poison de ses vices se distillait dans la férocité de ses projets.

—A la cravache!

—A la cravache! —Lorsque enfin il arriva à l'auberge où stationnait son cocher, il était une heure du matin.

Il dut passer quelques heures dans cette hôtellerie de charrniers et de paysans ou de marchands de bestiaux, pour regagner Meaux et attendre l'express qui devait l'emporter à Paris.

—Jusqu'au point du jour, il roula dans son esprit les plus atroces desseins.

Il échafauda la redoutable intrigue à l'aide de laquelle il réduirait à l'obéissance cette femme qui n'avait qu'un tort envers lui, celui de ne pas pardonner une sanglante injure.

Le lendemain, en rentrant à l'hôtel de la rue des Saints-Pères, il ne se dit pas que c'était à elle qu'il devait le luxe dont il était environné, le savetage de l'ancien préfet qui sans elle eût été réduit à la mendicité; il ne se dit pas qu'avec de la patience et des prières il eût peut-être triomphé de ses résistances, mais qu'il l'accombrerait sous le poids de ses souffrances et la noierait dans le torrent de ses larmes.

A son réveil, vers midi, Lazare lui demanda: —Monsieur le comte a bien dormi?

—Pas mal. —Une dure journée hier?... —Très dure mais je pense qu'elle aura de bons résultats.

—Madame la comtesse a pro-

mis de s'humaniser? —A peu près.

—Ça ne m'étonne pas, observa Lazare, Pauline m'a répété dix fois hier qu'elle est si faible, si bonne!

L'ancien lieutenant, farieux, exaspéré, ne répondit pas mais il pensait: —Elle ne s'humanisera pas... Elle sera dressée, mise au pas, au trot, au galop, et marchera...

A la cravache! XXII

ENTR'ACTE

Cette grande coère ne devait pas avoir de suites prochaines.

Après cette excursion nocturne du comte Raoul d'Andelle, on aurait pu croire à la conclusion d'une trêve entre les deux époux.

Le hasard amena, de lendemain de son retour à Paris, l'ancien préfet, le marquis d'Andelle, à la rue des Saints-Pères, où le fils conval sa rage et méditait les plus terribles représailles.

Ses conseils parurent calmer le mari de Mathilde et l'engagèrent à supporter provisoirement la séparation qu'il était contraint de subir.

Quelques jours après il apprit que la comtesse de Marans et sa nièce étaient parties pour un long voyage et passeraient l'hiver à Teate en Algérie.

Pour prétexte on donnait au